

Didier  
**LONG**

**DÉFENSE À DIEU  
D'ENTRER**

récit



**Défense à Dieu d'entrer**



Didier Long  
Défense  
à Dieu d'entrer

Récit

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire  
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation  
de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

[www.denoel.fr](http://www.denoel.fr)

© 2005, by Éditions Denoël  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

*À mes frères du monastère,  
à mes frères de la Firme,  
à mes frères artistes,  
avec gratitude.*

*À toi lecteur, mon frère, ma sœur.*





Et Caïn dit : « Cet œil me regarde toujours ! »  
Hénoch dit : « Il faut faire une enceinte de tours  
Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle.  
Bâtissons une ville avec sa citadelle,  
Bâtissons une ville, et nous la fermerons. »  
Alors Tubalcaïn, père des forgerons,  
Construisit une ville énorme et surhumaine.  
Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine,  
Chassaient les fils d'Enos et les enfants de Seth ;  
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait ;  
Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles.  
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,  
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,  
Et la ville semblait une ville d'enfer ;  
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes ;  
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes ;  
Sur la porte on grava : « DÉFENSE À DIEU D'ENTRER. »  
Quand ils eurent fini de clore et de murer,  
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre ;  
Et lui restait lugubre et hagard. « Ô mon père !  
L'œil a-t-il disparu ? » dit en tremblant Tsilla.  
Et Caïn répondit : « Non, il est toujours là. »

Victor Hugo



# 1.

## Au commencement

Les reflets violacés de la forêt immense annonçaient avec certitude la fin de l'hiver. En cette fin de carême, les chênes à perte de vue et les chemins boueux protégeaient le monastère de granit d'un écrin de brume et de silence. Au fond de l'église, après la prière de Laudes, à l'aube, le froid me piquait les joues. J'étais agenouillé, la tête bien engoncée dans mon capuchon, les mains calfeutrées dans les immenses manches de ma tunique noire. C'est alors que soudain — sortie de je ne sais où — Marie-Pierre m'a chuchoté à l'oreille :

« Frère Marc, on meurt de froid, la nuit, dans ton monastère. »

Son visage était maintenant près du mien. Dans la pénombre, ses yeux brillaient des reflets des cierges. Piquants et infiniment vivants. J'étais fasciné. Tout en elle était étrange, fragile et un peu émouvant : sa tête ronde avec un nez pointu, ses yeux verts espiègles, ses lèvres comme un fruit et surtout ce parfum enivrant, qui remplissait l'âme comme une musique.

J'ai hésité une seconde entre l'annonciation et la tentation. Le péril est parfois plus rassurant que la grâce. Instinctivement j'ai reculé. Et comme un animal sauvage surpris, j'ai filé, franchissant la lourde porte de chêne du cloître, me fondant dans le silence liquide de la clôture. La masse minérale du cloître de granit contrastait avec l'agitation de mon esprit. Les premiers rayons du jour avaient succédé à la pâle clarté de la lune, illuminant de leurs reflets changeants les rassurantes dalles de pierre de Bourgogne. Au gré des caprices du ciel, le mouvement fluide de l'ombre et de la lumière commençait sa course dans le cloître compact. Les cœurs de la communauté de mes soixante-dix frères étaient le reflet invisible de cette architecture de pierre et de voûtes, se portant les uns les autres, illuminés parfois, dans la nuit souvent, d'un solstice à l'autre. Ce cloître était le miroir des mouvements de mon âme. Je l'avais choisi. Cet équilibre multimillénaire de pierre et de chair me rassura.

J'avais trente ans, dont dix de monastère : pas de télé, pas de radio, pas de viande, pas de vin, pas de femme, pas de parfum ; seulement le silence et les gémissements que le vent arrache aux arbres de cette forêt perdue du Morvan, la Sibérie de la France.

C'est dans ce monde sans âge qu'elle a débarqué. Elle était venue pour un reportage destiné au journal télévisé, le JT, cette autre grand-messe d'une autre civilisation, chronométrée. Un sujet du genre : « Ces moines au service de Dieu et de la high-tech ».

Je l'ai rejointe plus tard à l'hôtellerie. Là il faisait bon, « L'hôte c'est le Christ », disait la Règle bénédictine. Elle prenait un petit déjeuner avec son équipe télé : des types chaleureux avec des gueules de durs qui revenaient de Sarajevo et repartaient pour une autre guerre. Elle semblait une souris au milieu de ces tigres.

Elle a ouvert une minuscule boîte blanche, marquée « N° 5 » en noir, remplie de poudre rose, et s'est caressé le visage avec un pinceau de soie très très doux. C'était cela la fragrance capiteuse. Tant de délicatesse m'a fait frémir. Mais, au fur et à mesure qu'elle caressait son visage, son teint se lissait et une sorte de distance s'est créée, comme si elle avait revêtu un masque pour rentrer sur la scène de ce monde. J'ai bien failli ajouter :

« Sans maquillage tu étais plus belle ! »

Mais j'ai retenu la phrase sur mes lèvres. Troublé d'être capable de dire des mots si intimes à une femme inconnue la veille. Venue de cette autre moitié d'un monde qui n'était plus le mien. Je connaissais le pouvoir radical de la parole, tout ce qu'on dit on est capable de le faire. Aimer ou tuer. Je devais donc me défier de moi-même.

Nous avons réalisé quelques plans extérieurs et à la fin la souris a lancé aux tigres :

« Maintenant on doit partir, vite, sinon on ne sera jamais à la télé pour le 13 heures ! »

Ils ont bondi. La cloche m'a appelé à la prière. L'info n'attend pas, l'éternité non plus.

Les semaines suivantes j'ai essayé d'oublier Marie-Pierre, de fuir dans mon travail, d'accomplir mon devoir.

Il fallait bien que quelqu'un continue de prier pour ce monde qui ne tourne pas rond. *Stat Crux dum volvitur Orbis*, « La croix demeure pendant que le monde tourne ». Eh puis je devais bien ça à Dieu après tout ce chemin.

Mon cœur était en feu mais j'avais choisi le silence.

Les mois suivants rien de vraiment nouveau n'est arrivé. Mais arrive-t-il quelque événement qui ne se soit déjà passé, l'an dernier ou il y a un siècle, dans une abbaye ? Sept fois, la nuit, le jour, la cloche a figé le travail des soixante-dix frères pour le rendre à l'éternité. Un nouveau novice a pris l'habit. Le glas a annoncé le départ d'un frère aimé. Rien de neuf sous le soleil.

D'habitude, le silence du cloître absorbe tout comme un immense trou noir aux marges de la galaxie. Sa masse compacte et dense imprime dans l'esprit de celui qui y marche une architecture immatérielle. Mais la voix de Marie-Pierre s'est mise à tourner dans mon cloître perdu au bout du bout du monde civilisé, a envahi ma prière, a chuchoté dans mon sommeil. Comme une étoile dans ma nuit.

Une chose m'a paru étrange : j'avais assez vite oublié son visage, mais je n'arrivais pas à oublier sa voix. Ce murmure continuait de chuchoter dans mon silence. Il est des paroles qui nous font changer de route. Parfois une étoile met en chemin. C'est bien connu, l'amour rend aveugle, et pas seulement sur le chemin de Damas. Je n'en croyais pas mes yeux... pour en croire mes oreilles.

Heureux ceux qui croient sans avoir vu.

## 2.

### Fuir le monde

« Il est plus facile que l'on croit de se haïr. La grâce est de s'oublier. »

Georges Bernanos

« Je m'en vais ! » ai-je lancé.

C'était trop tard. Même si ma mère m'avait pris dans ses bras, même si mon père m'avait dit : « Mais reste ! », c'était trop tard. Je ne ressentais plus rien. C'était ça le problème d'ailleurs, à force de paroles manquées, je n'éprouvais plus d'émotion. L'enfer n'a pas de goût et on peut y vivre sans le savoir. Moi, j'y étais. Sans état d'âme.

Mon père n'a pas répondu, ou plutôt ses lèvres ont esquissé un mouvement mais il n'a rien dit. Peut-être estimait-il que c'était maintenant inutile. Il avait l'air d'abandon désolé de celui qui s'arrête de courir en voyant s'éloigner le train qu'il vient de manquer. Ou bien peut-être ne voulait-il tout simplement pas monter avec moi dans ce train ? Je ne sais pas, mais j'ai vu la las-

situde et le découragement sur son visage. Ça, j'en suis sûr.

Ma mère lui a glissé, pas assez fort pour appeler une réponse de ma part, mais suffisamment pour que je l'entende :

« En tout cas, pour nous, c'est un échec. »

J'ai failli lui dire qu'il y avait quand même un peu de victoire dans tous les échecs mais désormais c'était inutile, je crois qu'elle n'aurait pas compris, et surtout c'était trop tard. Alors je me suis tu.

Une parole a surgi au fond de moi, mon corps s'est détendu comme un ressort et la voix m'a propulsé : « Pars ! Quitte ton pays, la maison de ton père, et va vers le pays que je te dirai. » Je me suis retourné sans regarder et, accroché à la voix, j'ai traversé une dernière fois l'immense séjour froid aux baies vitrées qui donnaient l'impression de ne jamais être chez soi. J'ai encore cherché, dans de vagues souvenirs, ce que voulaient dire la table Knoll en marbre blanc, les stricts fauteuils noirs en cuir de Mies Van der Rohe, les chaises en métal sculpté de Bertoïa. Cet amas d'objets design qui faisaient ressembler cette salle à manger bourgeoise de la province reculée d'Auvergne à un dépôt-vente parisien de Knoll International. Mais je n'ai pas trouvé. Tout cela était maintenant vulnérable, plus du tout menaçant, un peu pathétique même.

« Je n'aurai pas le droit de vous voir la première année, mais ensuite on se reverra, au monastère ! » ai-je lancé.

Mon père m'a répondu par un soupir.



Et ils m'ont embrassé. Sans effusion excessive. Pas parce qu'ils ne ressentaient rien, mais parce que l'émotion les rendait maladroits et un peu gauches. Comme s'ils n'arrivaient pas à la gérer. De mon côté j'étais comme anesthésié, pris dans les choses, hypnotisé par la blancheur des murs, sans voix. Sans ressentiment non plus.

En descendant l'escalier vers la porte (l'architecte avait dit qu'une maison moderne devait épouser la pente de la colline), j'ai regardé une dernière fois sur les murs les peintures de mon frère jumeau, maintenant étudiant aux Beaux-Arts, avec un pincement au cœur. Il n'y avait rien de moi sur les murs de cette maison-musée qui lui était dédiée, mais c'était surtout la séparation qui me faisait mal. Neuf mois dans un même ventre ça crée quand même des liens. Pas forcément simples mais des liens quand même. Nous nous ressemblions comme deux gouttes d'eau. « Nous », c'est-à-dire les monozygotes Olivier et Didier Long (les gens disaient « Les jumeaux »). Olivier, mon premier compagnon de cellule. Moi, j'étais Didier. Plus pour longtemps car au monastère je changerais même de nom. Mon prénom était un vague écho du sien, le frère de l'arbre mythique de la Méditerranée. On dit qu'un olivier ça ne meurt jamais. Ma mère, corse, ne m'appellerait plus jamais par son prénom, ni personne d'autre d'ailleurs. Elle commettait régulièrement cette gaffe et après elle ajoutait : « Allez, ce n'est rien ! » Comme si les mots ne voulaient rien dire. C'était presque du comique de répétition. Elle m'appelait par

son nom, jamais l'inverse. De toute manière, j'avais appris à traverser le vide glacial et désertique qui suivait ce genre de phrase. Comme un boxeur se relève avec un rideau de sang dans les yeux quand un coup de poing dans la gueule l'a sonné, comme le taureau se relève à la corrida pour frapper à mort. Avec la haine. Quand on n'a pas la grâce il faut la rage. J'étais déjà en bas des escaliers.

Mais maintenant, je devais pardonner, laisser la haine aux chiens et me comporter en fils de Dieu. La voix au fond de moi continuait : « Celui qui ne me préfère pas à son frère, sa sœur, sa mère, et même à sa propre vie n'est pas digne du royaume de Dieu. » La main sur la poignée de la porte, je les ai regardés une dernière fois. Ils étaient debout, l'un à côté de l'autre, mon père avec son lourd pantalon en velours côtelé et ma mère avec ses cheveux noirs de jais, ils se tenaient par la main comme des enfants à qui il vient d'arriver un gros malheur. La distance les rendait fragiles, ça m'a ému. Mais la voix a dit : « Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas digne du royaume de Dieu. » J'ai tourné la poignée et je suis sorti. Éjecté. Libre.

Le ciel était gris comme d'habitude. La brise était crue. Mes godillots de cuir couinaient sur le goudron caoutchouteux des trottoirs tout neufs. Le lotissement couvrait maintenant toute la colline avec ses maisons désespérément semblables parées de toits en tuile rouge, de pelouses scrupuleusement taillées et entourées d'un muret en parpaings à l'identique. Les gens de classe

moyenne avaient réalisé leur rêve et placé leur pavillon au-dessus de l'espoir. Au moins ce monde-là était immédiatement accessible, sous la main. Un monde hygiénique et étanche à la grâce.

Maintenant que je m'éloignais cela me frappait : toutes les maisons étaient neuves, éternellement neuves. Comment des esprits venus d'autres mondes auraient-ils jamais pu prendre possession des maisons de ce lotissement ? Elles étaient tellement récentes que cette imitation de village n'avait pas encore de souvenirs. Personne n'aurait pu dire : « Ta grand-mère a accouché de moi dans ce lit », « Mon arrière-grand-père s'asseyait au pied de cet arbre courbé pour fumer sa pipe », « Ici, la foudre a frappé Jacques Duchemin, fondateur de Duchemin S.A. au sommet de sa fortune », « Ce mur appartient à quelqu'un mais on ne sait plus à qui ». Pas d'escalier aux marches de pierre irrégulières creusées par les pas, nulle odeur d'encaustique ou de cave humide, jamais de ces taches sombres que laisse sur le bois le souvenir d'un enfant mort-né. Nul n'avait à exorciser des fautes devenues trop lourdes à porter. Pas de faux pas ni de regrets. Seulement l'odeur chimique du neuf, du vernis polyuréthane, du crépi frais et du joint silicone. Les parpaings gris et la pierre agrafée avaient exorcisé tout envoûtement, ou du moins le croyait-on. La classe moyenne était grise et les esprits de cette antique colline surmontée d'une tour médiévale étaient partis vers des terres plus contrastées à la recherche d'émotions fortes.

À cette époque, le désespoir n'était pas encore radicalisé. Il faudrait encore attendre quelques années pour qu'un gosse flingue une classe entière sans qu'on sache vraiment pourquoi ou qu'un type se fasse sauter en butant un maximum d'innocents au nom d'un dieu inconnu de tous la veille. En attendant, le lotissement sans souvenirs vivait son bonheur présent. Infiniment présent. Désorienté mais sans angoisse. Désenchanté mais sans remords.

Au fur et à mesure que je m'en éloignais, la maison de mes parents me semblait un accident dans cet urbanisme abstrait. Blanche, en verre, avec son toit d'ardoises noires bleutées, sans clôture, elle exprimait une sorte de protestation et de manifeste culturel lancé à la face de ce lotissement banal. Une surprise dans cet océan de faits et de certitudes. Dans cet univers uniforme, hermétiquement fermé au monde invisible, ma mère avait essayé de construire « la maison sur la cascade » de Frank Lloyd Wright, elle l'avait vue dans *L'Œil*, enfin, une adaptation auvergnate, avec la cascade en moins et la vue sur le balcon des voisins en plus. C'était bien tenté.

« C'est l'architecte qui l'a dessinée, bien sûr, mais tous les concepts viennent de moi ! » disait-elle.

L'improbable chaman n'avait, malgré tout, pas été assez puissant pour enchanter les parpaings et les faire danser. Le foyer promis au grand œuvre avait été terrassé par les matériaux standardisés et les génies du lieu avaient bel et bien succombé à l'endormissement ambiant.

La maison construite, ils s'étaient réparti le travail : ma mère, seule à la maison, rêvait en écoutant France Cul-




# Didier LONG

## DÉFENSE À DIEU D'ENTRER

Né en 1965, Didier Long est aujourd'hui président d'une société de conseil en stratégie d'entreprises. Il expose régulièrement ses œuvres de plasticien. Ancien moine bénédictin, il est marié et père de trois enfants.

Qu'a-t-on à dire au monde d'aujourd'hui quand on est resté dix ans dans un monastère ? Dans ce livre audacieux, Didier Long raconte sa vie hors normes, depuis les usines Michelin de Clermont-Ferrand jusqu'à l'abbaye de la Pierre-qui-Vire, en Bourgogne. Ouvrier, puis moine bénédictin, puis artiste et enfin consultant pour une grande firme américaine, rarement expérience aussi diverse aura été traversée en si peu d'années. Raconté avec verve et tendresse, ce récit autobiographique fait surgir des univers que nous frôlons sans les connaître, du silence intemporel du cloître à la machine inhumaine de la nouvelle économie. Il retrace l'irruption de cet événement radical qu'est la vocation religieuse et restitue la vie secrète d'une communauté monastique où l'archaïsme fait bon ménage avec la création. Il raconte enfin comment la relation amoureuse a bouleversé cette vie recluse, faite d'ascétisme et de prière. Un destin porté par la recherche d'un sens fragile à l'existence, sens peut-être aujourd'hui plus caché, plus enfoui que jamais.

DENOËL

B25631.1  01.05  
ISBN 2.207.25631.6  
20 €

Extrait de la publication



9 782207 256312